

## MOMENTS D'ÉMOTION

de Dominique Noguez – rencontre du 5 mai 2010

« Entendez-vous, la littérature est-elle soluble dans la télévision ? »

Je vais essayer de vous dire pourquoi j'ai choisi les extraits que vous venez de voir. D'abord, j'avais pensé à d'autres extraits et à d'autres regroupements. Par exemple, les grands écrivains étrangers qui parlent notre langue : le Japonais Mishima, le Russo-américano-suisse Nabokov quand, nanti d'une théière dans laquelle il y avait en réalité du whisky, il parlait superbement à Bernard Pivot des métamorphoses de *Lolita* ; ou l'Italien Pasolini expliquant à Jean-André Fieschi pourquoi il voulait renoncer à la nationalité italienne. Pasolini, justement, aurait pu faire partie d'une autre série : celle des auteurs que j'admire et que j'ai eu la chance de rencontrer, même un petit instant. Il se serait probablement retrouvé aux côtés d'André Pieyre de Mandiargues, de Pierre Klossowski, de Roland Barthes, de Vladimir Jankélévitch ou du poète québécois Gaston Miron. J'avais pensé aussi à une série sur les écrivains qui bredouillent et qui, du coup, sont plus touchants et, en fin de compte, se font mieux écouter que les autres : Klossowski, encore, ou Françoise Sagan, ou Patrick Modiano. Enfin, j'avais pensé aux hommes politiques parlant de littérature, éventuellement flanqués de quelques écrivains parlant de politique, ce qui, dans les deux cas, nous aurait sans doute fait voyager de l'impressionnant au burlesque.

Finalement, j'ai décidé de profiter du formidable privilège que représente l'accès aux trésors de l'INA pour retrouver des bouts d'entretiens qui m'avaient ému en leur temps, que j'avais même peut-être enregistrés, mais que je ne peux plus regarder depuis longtemps faute de magnétoscope. Deux, en particulier, m'avaient frappé. Ils concernaient tous deux la personne de Raymond Radiguet. Avec l'aide éclairée de Joëlle Olivier, j'ai fini par les retrouver. Ils se trouvent

dans le *Portrait Souvenir* réalisé par Roger Stéphane peu avant la mort de Cocteau et terminé en janvier 1964, après sa mort. Le premier extrait, de trois secondes à peine, est une photo de Radiguet de face. Le jeune homme nous regarde, et tout à coup il tourne légèrement la tête ! On s'aperçoit que la photo est en réalité un photogramme suivi de quelques autres, que c'est du cinéma, et qu'il est vivant devant nous. Dans le deuxième extrait, au contraire, il est le grand absent— celui dont Cocteau décrit le corps abîmé par l'alcoolisme et la typhoïde, puis la dépouille qu'il ne s'était pas résolu à accompagner au Père-Lachaise, jusqu'au moment où, un quart de siècle plus tard, à l'enterrement de Christian Bérard, quelqu'un lui montre la tombe voisine... celle, précisément, de Radiguet ! Et Cocteau, qui a d'ordinaire la parole aisée et semble même toujours un peu réciter ces anecdotes mille fois racontées, a un silence, sa parole est comme suspendue, un instant submergée par l'émotion.

Ainsi est né ce projet des « Moments d'émotion ». Il paraît aller un peu dans tous les sens, rapprochant des écrivains fort différents. Illusion. Le hasard — ou mon inconscient — a fait au contraire qu'ils sont reliés entre eux par toutes sortes de proximités et d'affinités. Dans les sept extraits filmés, on trouve en tout dix écrivains : six qui s'expriment devant la caméra et quatre qui sont seulement évoqués — Proust, d'abord, évoqué par Céleste Albaret, qui fut à la fin de sa vie à la fois sa gouvernante et sa secrétaire ; Radiguet évoqué par Cocteau ; Malraux et Paulhan évoqués par Arland. À noter que Jouhandeau, présent lui-même, est également évoqué par Julien Green.

La plupart d'entre eux se connaissaient. Cocteau, Mauriac et Morand faisaient partie des jeunes gens que Proust recevait volontiers chez lui à la fin de son existence. Jouhandeau, Arland et Green se sont croisés à la *NRF* ou chez Gallimard. Certains ont siégé ensemble à l'Académie.

Ils ont d'autres points communs : sauf Proust, né en 1871 et mort précocément en 1922, ils sont tous nés dans les quinze dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle, en

pleine Troisième République, et morts dans les trente dernières années du XX<sup>e</sup> siècle, plus ou moins octogénaires, en pleine Cinquième République. Il y a eu dans cette période d'à peu près un siècle<sup>1</sup> d'autres écrivains au moins aussi importants qu'eux, Apollinaire, Gide, Valéry, Claudel, Breton, Montherlant, Céline, Aragon, Michaux, Sartre, Beauvoir, Camus, Char ou Leiris, mais Arland, Cocteau, Green, Jouhandeau, Mauriac et Morand, constituent un échantillon représentatif de ces écrivains qui ont fleuri, comme on dit, c'est-à-dire écrit leurs livres les plus remarquables, avant la Seconde Guerre mondiale, tout en publiant encore beaucoup d'œuvres importantes après la guerre, jusqu'à cette sorte de limite que marque dans les années soixante l'apparition conjointe du Nouveau Roman et du structuralisme (pour reprendre des étiquettes discutables mais commodes). Eu égard à la forte empreinte religieuse (chez Mauriac, Green ou Jouhandeau) et aux problèmes sexuels (chez les mêmes, ou chez Proust et Cocteau) qui ont marqué la vie de la plupart d'entre eux, on pourrait presque constituer, à partir d'eux, le portrait-robot d'un certain type caractéristique d'écrivain français du XX<sup>e</sup> siècle, dont les œuvres culminent dans de beaux romans psychologiques tourmentés, où Dieu le dispute au désir et la pureté au péché.

Inutile de dire que ces œuvres paraissent parfois aujourd'hui de délicieuses curiosités. J'ai choisi leurs auteurs peut-être parce que, sans être oubliés, ils ne sont plus aussi lus qu'ils le mériteraient. Il me semble en particulier qu'ils appartiennent à cette période récente de notre littérature que les jeunes écrivains d'aujourd'hui, ceux qui ont entre vingt et trente ans, ignorent splendidement, eux qui, en revanche, rougiraient de ne pas connaître sur le bout des doigts le moindre petit romancier américain de leur génération.

---

<sup>1</sup> Moyenne 1988-1970 (72 ans) avec Proust et 1891-1978 (87 ans) sans Proust.

Évidemment, j'ai pris le mot « émotion » dans un sens à la fois double et large. Double : j'ai parié que le spectateur serait, comme moi, aussi ému que l'interviewé. Et large, car les émotions que manifestent nos héros sont de plusieurs ordres. Avec Céleste Albaret évoquant les derniers moments de Proust, on a l'émotion à l'état brut et lacrimonial — superbement renforcée par la voix de Jean Négroni lisant le dernier passage dicté par Marcel. Plus discrète, mais du même ordre funèbre, l'émotion de Cocteau évoquant Radiguet, Jouhandeau sa mère, Paul Morand sa femme. On a beau dire, pour être ému, rien ne vaut une bonne mort.

Ce n'est pas à dire que Julien Green, par exemple, avec sa romantique histoire d'amour non partagé, soit moins émouvant — ni moins ému : il a les yeux brillants, tout comme Jouhandeau parlant de sa mère. Mauriac, c'est différent. Il s'anime plus qu'il ne s'émeut, pour évoquer de façon caustique la bêtise de ce parent militaire qui ne jurait que par son sabre et surtout la férocité de ce camarade d'études qui jouait à arracher pattes et ailes à une mouche en disant qu'il dégradait Dreyfus : « Ah ! les hommes ne sont pas bons, vous savez ! Dès l'enfance ! Dès l'enfance, on voit qu'ils ne sont pas bons ! »

Reste Marcel Arland, souriant, volubile, modeste, sincère. C'est le seul des sept que j'ai bien connu. À l'époque, entre 1964 et 1968, il régnait sur la *NRF*, la revue, et c'est à ce titre que j'ai eu affaire à lui. Il m'a refusé ma première nouvelle — que Jean Paulhan avait pourtant acceptée (mais ils jouaient probablement au jeu du bon et du méchant flic). Mais très vite Arland m'a confié une chronique de cinéma — discipline dont il se fichait royalement — et je le voyais régulièrement dans l'immense bureau de la revue aux parquets qui craquaient. Il avait le visage fermé des grands timides, était capable de rester cinq minutes montre en main sans vous dire un mot, et comme j'étais aussi timide que lui, cela donnait des moments effrayants, où nous étions comme deux blocs de glace avec, au-dessus de nous, une multitude d'anges qui passaient.

Voir ce Marcel Arland soudain dégelé, comme il l'est dans son entretien de 1979 avec Bernard Pivot, le voir sourire et même rire et s'esclaffer m'a impressionné à un point considérable et surtout m'inspire une dernière remarque.

Ces moments d'émotion — et, d'une façon générale, les entretiens passionnants dont ils sont extraits — n'existeraient pas sans ceux qui les ont suscités et organisés. C'est le moment de rendre hommage à ces hommes admirables qu'étaient alors les intervieweurs d'écrivains. Ne sont malheureusement présents ici ni Pierre Desgraupes, ni Pierre Dumayet, les duettistes de Lectures pour tous, ni Jean-José Marchand, créateur de la série des Archives du XX<sup>e</sup> siècle, mais ces extraits nous donnent au moins l'occasion de saluer Roger Stéphane, interlocuteur à la fois de Céleste Albaret, de François Mauriac et de Jean Cocteau, Jean Dutourd (dont on reconnaît mal la célèbre voix gouailleuse !), interlocuteur de Marcel Jouhandeau, Pierre-André Boutang, interlocuteur de Paul Morand, et, évidemment, Bernard Pivot, qui dialogue successivement avec Marcel Arland et Julien Green. Il est le seul dont on voit le visage, parfois presque autant que celui de l'écrivain qu'il interroge. Signe de narcissisme, ou d'un statut télévisuel exceptionnel ? Témoignage magnifique, en tout cas, de la complicité qu'il pouvait atteindre avec ses interviewés. Il rend Marcel Arland extraverti, premier miracle. Avec Green, il parvient à une sorte de pas-de-deux étonnant, capable, tellement il connaît bien l'œuvre, de deviner à la seconde ce que Green va raconter. Green se laisse faire comme un gros chat qui ronronne de plaisir. Mais tel est pris qui croyait prendre : c'est finalement Pivot qui paraît intimidé et fait un lapsus.

Cela se passait il y a trente ans. C'était une époque bizarre, quand on y pense : on voyait à la télévision presque plus d'écrivains que de footballeurs ou de chanteuses. Les écrivains qu'on y voyait écrivaient eux-mêmes leurs livres. Et ceux qui les interrogeaient les avaient lus.

Dominique Noguez

**Mis en forme :**  
Position :Horizontal : Centrer,  
Par rapport à : Marge, Vertical  
: 0 cm, Par rapport à :  
Paragraphe, Renvoi ligne  
automatique